

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La science de la fiction

Michel Lord

Numéro 53, printemps 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38969ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (1989). Compte rendu de [La science de la fiction]. *Lettres québécoises*, (53), 30–32.



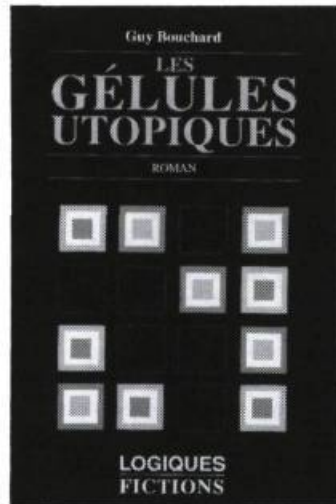
par Michel Lord

LA SCIENCE DE LA FICTION

Les Gélules utopiques..., roman de Guy Bouchard, Montréal, Éditions Logiques, 1988, 214 p. (Coll. Autres mers, autres mondes), 19,95\$.

SF. Dix années de science-fiction québécoise, anthologie de Jean-Marc Gouanvic, Montréal, Éditions Logiques, 1988, 305 p. (Coll. Autres mers, autres mondes), 24,95\$.

Nouvellement fondées, les Éditions Logiques publient coup sur coup deux ouvrages qui feront date dans l'histoire de la science-fiction québécoise. Je ne serais pas étonné d'ailleurs de voir *Les Gélules utopiques...* de Guy Bouchard retenu en finale par le jury du Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois en 1989. Tout semble en effet avoir été mis en œuvre pour qu'une bonne partie des préoccupations du professeur de philosophie, du théoricien de la littérature et du lecteur de science-fiction apparaisse sous forme discursive dans ce deuxième roman¹ de Bouchard. Cela donne une œuvre tout à fait fascinante à lire car Bouchard a su fondre ces discours hétérogènes dans une forme romanesque qui, pour être hybride comme tout bon roman moderne, doit surtout au récit d'aventures et de reconnaissance. Ce qui domine l'ouvrage est certes son caractère proprement SF (le texte lui-même n'est pas avare de renvois souvent explicites à d'autres récits de SF ou à des classiques de l'utopie/dystopie (*Do Androids Dream of Electric Sheep?* et *Ubik* de P. K. Dick, *À la poursuite des Slans* de A. E. Van Vogt, *Le Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley, *Les Enfants d'Icare* d'Arthur C. Clarke, *La République* de Platon, *L'Utopie* de Thomas More, *L'Île du docteur Moreau* de H. G. Wells...). Bouchard s'est visiblement amusé à intégrer des éléments de ces œuvres pour y établir à la fois des rapports de ressemblance et de différenciation. *Les Gélules...*, construit comme une enquête «criminelle», offre de plus un mélange des codes narratifs SF et policier dont l'exemple classique, auquel il est fait allusion sans le nommer explicitement, est, sans doute, *Les Cavernes d'acier* d'Isaac Asimov. Chose intéressante dans cette foulée, Doc Bélisle, un



des trois personnages principaux, sorte de manipulateur savant et de pédagogue, fait l'apologie de la science-fiction comme moyen de connaissance et de façonnement du jugement :

J'ai toujours prétendu, et vos programmes éducatifs ont reflété cette conviction, que les écrivains de science-fiction ont depuis longtemps inventorié toutes les solutions possibles à nos problèmes. Quelqu'un a écrit un jour qu'il suffirait de lire les 200 meilleures nouvelles et les 100 meilleurs romans de la science-fiction anglo-saxonne et russe pour écrire le plus extraordinaire traité de métaphysique du XX^e siècle... (p. 170-171).

Bouchard n'écrit certes pas un traité de métaphysique car il s'intéresse avant tout ici à la composition romanesque, dont il exploite savamment les ressorts. Le secret de sa réussite se situe dans le mélange — formalisé de manière apparemment simple mais dans le fond plutôt complexe — des préoccupations diverses des personnages ou des actants. Campé au XXI^e siècle, dans une île d'Orléans devenue espace d'expérimentation d'une nouvelle forme de vie (les androïdes) et d'un projet de monde meilleur, d'où l'utopie, le roman s'autoreprésente lui-même dans le texte du roman, se crée comme le lieu d'un discours sur lui-même². Il y a ainsi un véritable remaniement/bouleversement formel après neuf chapitres de pure aventure : deux des trois personnages

principaux, Joseph et Marie (aux noms intentionnellement bibliques), après avoir pénétré à la manière de James Bond dans le repaire de Doc Bélisle (sorte de dieu le père omnipotent), reçoivent chacun un manuscrit de 60 pages qui raconte l'histoire qu'ils viennent de vivre et que le lecteur vient de parcourir. C'est astucieux car le narrateur, ce Doc Bélisle, qui pouvait apparaître jusque-là comme banalement omniscient, se révèle d'une toute autre forme (ou nature!). Mais cette révélation de l'instance narrative principale ne dévoile qu'une infime partie des mystères qui forment la trame de ce récit où les manipulés manipulent tour à tour ou croient manipuler les manipulateurs. Bouchard entretient savamment le suspense en déconstruisant son récit à mesure qu'il se construit. Pendant un moment, Joseph dissèque même les formes du récit qu'il vient de vivre/lire :

L'intrusion dans nos pensées, tantôt en monologues intérieurs syntaxiquement réarrangés, tantôt en style direct, relève de la pure provocation. [...] «On» veut nous faire savoir qu'on est à l'affût [...] Par contre la multiplication des points de vue [...] m'apparaît comme une tentative pour brouiller l'image de l'auteur en le faisant passer par un simple narrateur parmi d'autres (p. 127).

Mais Marie vient inscrire un discours plus terre-à-terre, comme un rappel du fait que l'histoire est aussi importante dans un roman que le discours sur les formes de l'histoire (davantage diront certains, mais le roman moderne, si populaire soit-il, échappe difficilement au discours sur lui-même) :

Auteur, narrateur : pour moi, c'est la même chose! De toute façon, ce n'est pas le temps de faire de l'analyse littéraire (p. 127).

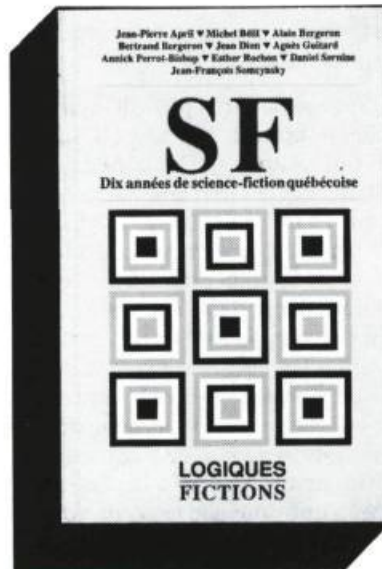
Il peut paraître bizarre qu'un personnage se livre ainsi à une analyse narrative mais il faut dire que la situation s'y prête fort bien (on lui offre à lire le récit de ses propres aventures). S'ajoute à cela le fait que, pour l'éducation de Joseph, Doc Bélisle avait insisté sur l'importance de la SF. Il est donc légitime de

penser qu'il a dû étudier aussi les rudiments de la narratologie mais il est très étonnant de voir que l'ancien élève ignore l'existence du mot «cyborg» (p. 115).

En dépit de tout ce métadiscours, qui n'assèche en rien le déroulement de la narration, *Les Gélules utopiques...* garde toujours la forme du roman d'aventures et de reconnaissance. Bouchard exploite même les procédés de l'enlèvement, de la libération et des renversements spectaculaires de situation bien que, dans l'ensemble, le discours mette l'accent surtout sur la pensée, la communication, télépathique ou non (les gélules en question, dans le titre et dans le projet utopique, ont pour effet de développer les facultés télépathiques), et surtout sur les conflits occasionnés par la rencontre des différents systèmes de pensée mis en présence. En fait, plus que tout, ce roman, construit/déconstruit de l'intérieur de la fiction par un narrateur étrange, est un éloge de la discussion philosophique, bien que l'œuvre soit tout autant un roman psychologique, un roman d'amour, d'inceste, de conflit entre les sexes et les formes de vie humaine et non humaine, entre différentes conceptions politico-philosophiques du monde, une histoire «policrière» aussi et, bien sûr, de par son cadre spatio-temporel distancié et de par les questions qui sont soulevées dans ce cadre différentiel, un récit de science-fiction.

Bouchard a réussi à mon sens un tour de force grâce à un constant souci d'inscrire l'ensemble des discours sérieux ou savants que tiennent les différents acteurs dans une forme simple ou, du moins, qui se donne à lire comme populaire malgré la complexité de la composition. Il n'est pas possible d'inscrire autant de contenu sans verser dans la complexité et l'exposition de paradoxes inhérents à la confrontation des diverses positions discursives mises en présence. Surtout que, soit par la critique que font parfois d'eux-mêmes les personnages, soit par l'humour, tout concourt, dans ce roman, à l'échafaudage délicat et fragile d'un discours romanesque et philosophique qui se discute et se conteste lui-même en cours de montage. *Les Gélules utopiques...* porte en ce sens la marque d'un penseur qui ne craint pas d'exhiber les paradoxes de la pensée (utopique, féministe, politique...) et d'un conteur qui s'amuse dans le labyrinthe de son intrigue.

* * *



Venant moi-même de publier une anthologie de la science-fiction québécoise aux nouvelles Éditions BQ³, peut-être suis-je placé dans une position qu'on jugera délicate pour parler de la deuxième anthologie⁴ de Jean-Marc Gouanvic, intitulée *SF. Dix années de science-fiction québécoise*. Je dirai toutefois que, s'il ne fait aucun doute que cet ouvrage doit être considéré comme un événement dans le monde de la SF québécoise, le choix des textes étant quasi irréprochable à quelques exceptions près, c'est avec une certaine perplexité que j'ai lu la très courte préface (2 pages) de Gouanvic. L'anthologiste définit assez rapidement la science-fiction québécoise, par laquelle, dit-il, «il faut entendre la science-fiction écrite par les écrivains québécois» (p. 9). Comment alors justifier la présence d'Annick Perrot-Bishop qui, bien que publiant dans des périodiques québécois, n'a rien de Québécois? Le concept «québécois» a ici quelque chose de flottant et de volatil. Il aurait été préférable de nuancer l'acception de «québécois» en soulignant le fait que, lorsqu'un écrivain canadien, français ou belge participe activement de manière régulière par ses publications à la vie éditoriale ou littéraire québécoise, il est permis d'inclure son œuvre dans le corpus québécois. Dans ce contexte, il aurait été essentiel de retenir une nouvelle d'Élisabeth Vonarburg, la grande absente de cette anthologie contenant des textes de dix auteurs, puisque c'est une des (au moins) dix principales figures de la SF québécoise.

Deuxième problème, l'anthologiste soutient que «*Dix années de science-fiction québécoise* est donc un peu un anniversaire et un hommage» puisque «en dix

ans elle [la SFQ] a atteint une maturité remarquable» (p. 10). Va pour la maturité, mais de quel anniversaire parle-t-on? Le discours — étonnant par son silence puisqu'il n'explique en rien les prétendues origines de l'anniversaire — implique ici qu'il y aurait eu fondation ou naissance de la SFQ il y a dix ans. L'anthologiste passe ainsi sous silence le travail de Norbert Spehner et d'Élisabeth Vonarburg à *Requiem* et à *Solaris*, depuis 1974, et de tous les prédécesseurs qui, comme Yves Thériault, Jacques Benoit, Jacques Brossard, Maurice Gagnon, Jean Tétreau et quelques autres, faisaient bel et bien de la SF au Québec dans les années 1960 et 1970. Même parmi les écrivains choisis par Gouanvic, la plupart ont commencé à publier de la SF en toute connaissance de cause bien avant 1978. L'anthologiste est bien gentil de les rajeunir mais est-ce leur rendre justice? Est-ce bien rendre compte de cette tendance de notre histoire littéraire?

Ceci dit, rendons à l'anthologiste le mérite qui lui revient : son choix de nouvelles est excellent. Les plus remarquables, qui se démarquent à des degrés divers par le travail stylistique et par l'imagination de leurs auteurs, sont celles de Jean-Pierre April, d'Alain Bergeron, de Bertrand Bergeron, de Jean Dion, d'Agnès Guitard, d'Esther Rochon et de Perrot-Bishop (le fait qu'elle soit ou ne soit pas Québécoise n'empêche pas que je lui rende justice ici). Pour donner une idée du contenu, je me restreindrai ici à de brefs commentaires.

Exploitant à sa manière baroque habituelle le thème de la perception de la réalité et celui de l'identité («Je suis jaune, riche, canadien, mais je n'ai jamais su qui j'étais», p. 18), April se montre toujours obsédé par le rôle des machines télécommandées. «Impressions de Thai Deng» est campé dans un futur proche dans une ville (imaginaire?) de la Thaïlande, Thai Deng, «sans hommes et sans guerre» (p. 19); les femmes qui peuplent la ville où est fait prisonnier le protagoniste narrateur se sont construit une société fondée sur le principe voulant que le mâle soit la source de la guerre («Les mâles ne sont bons qu'à s'entretuer [...] nous avons appris à nous en passer», p. 21). Le rejet de celui-ci devrait entraîner la paix mais, dans les faits, les choses sont beaucoup plus complexes, paradoxales et le discours stylisé d'April en rend bien compte. Par moments, on croirait lire du Hubert Aquin : «[J]e m'enfonçais dans un terrain glissant, à l'image de ce pays

qui faisait eau de toutes parts [...] et j'arrivais tout juste à m'accrocher à une bouée de sauvetage, l'espoir de retrouver la Bangkok de mes rêves, «la cité des anges» à la dérive dans les vapeurs de klong» (p. 45).

En recourant à un élément technologique similaire (le contrôle à distance), Alain Bergeron pose, dans «Les Crabes de Vénus regardent le ciel», un tout autre problème : des cerveaux de bagnards servent à télécommander des monstres-machines extracteurs de minerai sur Vénus. Le discours resserré et sans bavure, tenu par un des cerveaux machinés, prend graduellement la forme d'un récit d'amour et de révolte.

Bertrand Bergeron mise, dans un tout autre registre, sur un autre aspect de la révolte dans une société à caractère kafkaesque : un fonctionnaire découvre dans son dossier informatisé qu'il n'est pas «normal» puisqu'il est né d'une «mother». Il retourne vivre dans son faubourg. Son compagnon de travail trouve cela «insupportable» et le juge «irréparable». «La Vie de faubourg» constitue, thématiquement, une sorte de critique ironique de l'uniformisme social

qui rejette bêtement toute différence mais surtout, littérairement, une belle illustration du style très personnel de Bertrand Bergeron.

«Coïneraine» m'apparaît comme la meilleure nouvelle du recueil. La relire dans cette anthologie lui donne un relief particulier et laisse croire que la réunion des autres récits de Guitard dans un recueil pourrait être une excellente idée. Écrivaine de tout premier ordre, Guitard a l'art de faire parler ses narrateurs et ses personnages de choses complexes et profondes en un langage aussi limpide qu'il semble avoir été travaillé. Le mot «Coïneraine» est le nom du compagnon du personnage narrateur qui a transmigré de la Terre à la planète Miji grâce à «une nouvelle façon de voyager» (p. 176). L'essentiel du récit n'est pas tant dans l'explication scientifique de la méthode de voyager que dans la manière avec laquelle le migrant s'adapte, en se transformant, à son nouvel environnement. Le discours prend ici une tournure écologique mais sans lourdeur, sans que l'on ait l'impression de lire une leçon. Compte avant tout ce processus des voix s'interrogeant et distillant lentement l'information néces-

saire à la compréhension de cet univers étrange que le personnage-narrateur découvre en même temps que le lecteur. Cette longue nouvelle — véritable *novella* par sa longueur mais aussi par l'envergure de son propos — prend la forme d'un récit d'apprentissage absolument fascinant. Il y a là beaucoup de finesse.

Dix années de science-fiction québécoise est donc bel et bien un ouvrage important qui remet en circulation des textes majeurs mais il faut se rappeler que la science-fiction québécoise n'est plus exactement dans les langes. □

Notes

1. Le premier étant un roman de SF pour jeunes intitulé *Vénus via Atlantide* (Montréal, Fides, 1962).
2. On retrouve ce genre de préoccupation formelle dans *La Trouble-Fête* de Bernard André (Montréal, Leméac, 1986).
3. *Anthologie de la science-fiction québécoise contemporaine*, Montréal, BQ, 1988, 265 p.
4. La première portant le titre *Les Années-lumière* (Montréal, VLB, 1983) et réunissant dix nouvelles publiées dans la revue *Imagine...*
5. On se reportera à «Une science-fiction en devenir», qui constitue l'introduction de mon *Anthologie de la science-fiction québécoise contemporaine*, Montréal, BQ, 1988, 265 p. [v. p. 7-25].



CLICHÉS

Monique Bosco

100 pages

9,95\$

ISBN: 2-89045-843-1

Chacune de ces nouvelles est en elle-même un roman, une pièce de théâtre où des personnages bien campés cherchent leur vérité à travers leur vie de tous les jours. L'écriture de Monique Bosco, son sens de l'observation des personnages font de ces nouvelles un plaisir de lecture.

NOUVEAUTÉS collection l'Arbre

JULIETTE ET LES AUTRES

Roseline Cardinal

142 pages

12,50\$

ISBN: 2-89045-831-8

Ces nouvelles s'articulent autour des apparences et de la réalité; des malentendus du langage; des fausses routes du cœur et de l'esprit.

Une écriture toute de sensibilité et de pudeur. Chose rare à découvrir.



Éditions hurtubise hmh Itée

7360, boulevard Newman
Ville LaSalle (Québec) H8N 1X2
Téléphone (514) 364 0323